

En bref. Ici et ailleurs la bureaucratie

Ailleurs, de Kevin McCoy. Assistance à la création et à la mise en scène : Virginie Leclerc, par le Théâtre Humain, à la caserne Dalhousie, du 26 septembre au 7 octobre 2006

Jacqueline Bouchard

Number 213, March–April 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10445ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2007). En bref. Ici et ailleurs la bureaucratie / *Ailleurs*, de Kevin McCoy. Assistance à la création et à la mise en scène : Virginie Leclerc, par le Théâtre Humain, à la caserne Dalhousie, du 26 septembre au 7 octobre 2006. *Spirale*, (213), 55–55.

Le sismographe de Marcel Dubé

FLORENCE de Marcel Dubé

Mise en scène de Jacques Rossi, un spectacle des Productions Kléos, Théâtre Denise-Pelletier, du 10 au 25 novembre 2006.

par PIERRE L'HÉRAULT

Au sortir de la représentation de *Florence* de Marcel Dubé, deux questions s'imposaient à moi. D'abord, pourquoi cette pièce m'avait-elle atteint, ému, moi qui n'en attendais pas grand-chose, ne la plaçant pas parmi les meilleures de Dubé, plutôt conventionnelle et à la psychologie courte. Deuxième question : comment expliquer l'accueil enthousiaste — que je ne mesure pas à la rituelle ovation finale, mais à l'attention soutenue tout au long de la représentation — qu'ont fait les adolescents à cette pièce d'il y a cinquante ans, c'est-à-dire du temps de leurs grands-parents ? On comprendra que je m'en tienne à la première, n'osant me hasarder à répondre à la deuxième à la place des adolescents.

Solidarité et rupture

Oui, j'ai été ému par *Florence*. Par son cri sorti pour ainsi dire malgré elle. Son cri contre la famille, contre l'enfermement, contre l'impuissance, contre la peur du rêve. Je parle de ce moment essentiel de la pièce, celui du jeu de la vérité — ressort dramatique dont Dubé a fait sa spécialité — auquel *Florence* pousse sa famille : son père Gaston (Michel Daigle), sa mère Antoinette (Pauline Martin qui effectue dans ce rôle un beau retour au théâtre) et son jeune frère Pierre (Charles-André Gaudreau). Mais pourquoi cette émotion provoquée par une scène qui est loin d'être unique dans notre dramaturgie ? Peut-être parce que ce que dit *Florence*, c'est justement ce qui ne se disait pas. L'impossible à dire, que nous aurions bien voulu dire. Non seulement Dubé met-il dans la bouche de *Florence* des paroles de révolte, de rupture, mais encore il montre à quel point elles étaient informulées. D'où la parfaite justification du jeu de la vérité poussé au bout par le père, comme s'il fallait absolument la permission de la figure d'autorité pour que les choses puissent être dites. Tenant à l'inverse le rôle de la société conformiste, contrairement au père, la mère veut

tout garder dans le silence de peur que l'aveu du rêve refoulé ne brise sa fragile stabilité. *Florence* fut créée à Radio-Canada en 1957, l'année de mes vingt ans. Je n'étais pas un rebelle. *Florence* parlait pour moi. Il était d'autant plus difficile pour elle de dire sa révolte que les parents ne sont pas dans la pièce de Dubé ces monstres, ces êtres abusifs, souvent violents, ou au contraire tout à fait mous, que l'on trouve à de multiples exemplaires dans notre dramaturgie. Les parents de *Florence* sont certes dépassés, percevant difficilement l'avenir, mais ils sont aimants. *Florence* le sait. Comme elle sait, du moins l'apprend-elle au cours du jeu de la vérité, que sa révolte est aussi la leur. C'est bien cette solidarité que saisit et montre Dubé, dépassant les positions et oppositions simplistes. Le père n'est-il pas un allié de sa fille — « complètement dépassée par l'humanité de son père », peut-on lire dans une didascalie — dans la prise de conscience de son besoin de libération ? Ne se retrouve-t-il pas dans sa révolte et dans son désir de vivre autre chose ? Dans son rêve ? Et la mère, ne finit-elle pas, malgré toutes ses résistances intérieures, par avouer le rêve refoulé ? Si l'on peut parler de tragédie à propos de *Florence*, je le situerais dans cette conscience d'une solidarité qui est en même temps la conscience d'une rupture avec ce qui est familier, connu, c'est-à-dire avec soi-même, au profit du rêve ouvrant sur l'inconnu. Je pense à ce très beau *Récit d'une émigration* de Fernand Dumont (Boréal, 1997) où s'exprime avec acuité cette double conscience de la solidarité et de la rupture — il parle d'« exil » — à travers le parcours d'un fils d'ouvrier devenant un intellectuel et un universitaire. Rupture qui, me semble-t-il, est davantage sociale et culturelle que familiale. Du moins est-ce ainsi, comme chez Dumont, que se présentent les choses chez Dubé qui construit une magnifique figure du père présidant à l'affranchissement de *Florence* et de son frère cadet Pierre. « Je... on t'attendait », dit-il à sa fille au bout

Ici et ailleurs la bureaucratie

AILLEURS de Kevin McCoy

Assistance à la création et à la mise en scène : Virginie Leclerc, par le Théâtre Humain, à la caserne Dalhousie, du 26 septembre au 7 octobre 2006.

par JACQUELINE BOUCHARD

Ailleurs relate une expérience personnelle de discrimination, avec une spontanéité sensible et dans un registre presque pédagogique. La méfiance à l'égard de l'Autre y apparaît érigée en système et soigneusement codifiée, à travers les tracasseries administratives qui empoisonnent souvent la vie des immigrants. La pièce ne joue pas sur la singularité des cas en présence : ce qui est différent, c'est l'Autre.

C'est en s'inspirant de ses propres ennuis que Kevin McCoy a créé ce spectacle solo multidisciplinaire dans lequel un cinéaste américain aspirant à la résidence canadienne, Sean Devlin, doit constamment faire des allers-retours entre les États-Unis et le Canada pour obtenir les visas nécessaires à la poursuite de son travail. Cette situation apparemment banale, quoique éprouvante, fait tache d'huile et entraîne plusieurs conséquences fâcheuses et tragiques non seulement sur le plan professionnel mais également sur le plan personnel, familial et amoureux. L'œuvre met en lumière les divers obstacles auxquels risquent de se heurter les immigrants : barrière de la langue, non-reconnaissance des diplômes, difficulté à se déplacer, à se trouver un logement, mépris des employeurs, etc.

Ce qui rend cet « auto-documentaire » attachant, c'est qu'il ne veut rien prouver ou argumenter à propos des immigrants. On assiste simplement aux déboires de Sean Devlin que McCoy lui-même interprète avec un sympathique accent américain. L'interprétation, on doit le dire, ajoute beaucoup à l'intérêt de ce spectacle qui n'est pas sans évoquer, discrètement, la manière de Lepage. Le décor est simple, polyvalent, tantôt appartement et tantôt bureau de la douane, rehaussé de dispositifs technologiques que le personnage manipule au besoin pour créer d'autres espaces. Ce Sean Devlin est très crédible et plein d'humour, attachant, une victime patiente et polie du système qui attise notre compassion par ses démêlés avec la bureaucratie.

McCoy utilise habilement certaines des vidéos d'entrevues qu'il a réalisées avec plus d'une trentaine d'immigrants de divers pays. Ces témoignages font éclater l'espace restreint de la scène et amplifient la portée du propos qui demeurerait autrement très personnel. Les appels téléphoniques de Devlin au collaborateur de son film, au fonctionnaire, à l'école de langues, à sa mère ou au conjoint outre-mer, tout cela concourt à le situer au cœur d'un plus vaste contexte qui est à la fois un réseau social personnel et une toile administrative contraignante. Ce qui, l'air de rien, nous rappelle que les immigrants ne sont pas que des immigrants, mais aussi des individus qui ont ou qui avaient une famille, des amis, des collègues de travail. Les itinéraires bouleversés et bouleversants de ceux-là enrichissent le témoignage de McCoy, en ajoutant de la texture à sa couleur. ☺